

Laurent Callec

L'Avers

TRANSLATION

je regarde l'image de mon corps dans la vitre
qui laisse le monde
sans regard. ayant été une suite d'images vues
et que je n'ai pas vues
j'imagine que sans image je n'aurais pas eu de
corps. j'eus donc des images

elles prirent corps pour être pour durer elles
durent être. («comme ceux au paradis
désireux de leur corps mort» je vais souvent
devant la glace vérifier qu'un rictus
creuse ma peau qu'une ride m'assure que je
dure que je ne durerais pas.)

c'est dans la nuit — quand ne s'avance rien par
dehors — quand le monde est le tain de la
vitre
et je vois l'image de ce que je suis un corps un
regard tronqué du monde éteint
je vois avec ma langue je lèche la vitre. je ne
vois que la vitre du monde mes yeux le
monde vitreux.

chaque fois que mon regard écoutait j'ai vu.
écouter c'est composer des images du
monde vu.
j'ai pour écouter des mots des échelles. c'est
la mémoire. à chaque fois
j'ai dû reporter à la bonne échelle ce que je
désirais voir comme entendu de tous

la bonne échelle ne m'appartient pas. c'est un
instrument de mesure

j'eus la bonne mesure. je revins devant la vitre
j'entendais le glissement séculaire de la vitre
qui s'effondrait sur elle-même. je ne voyais rien
que la ride de l'œil.

parfois ces mots sont des images. elles ont cette
ride aussi. elles n'ont pas le temps de la ride
elles en ont le fouet le lancer et mes yeux se
ferment sous l'effet d'une corde vibrant sous
l'archet
j'entends alors ce qui pourrait être vu de l'image
du monde dans la vitre

le monde ici dans la vitre verticalement. le
monde est un champ :
noir-brun. jaunâtre-jaune. olivâtre-vert. ce
sont ses états. comment l'œil l'arpente
le sillonne.
au-dessus la faïence bleu-blanche du ciel et les
contours poupins des nuages : gros angelots
rococos

avec le mot champ c'est le monde de l'œil.
c'est le monde dans la vitre dans mon œil.
ce qu'il fut : l'écoulement silencieux séculaire du
verre le charrie avec ses scories vers
la base ligneuse du cadre. fenêtre ouverte
les pans persistent à restituer l'image du
monde de biais.

l'image biaisée du champ du monde et l'image
de mon regard dans le cadre
ne se réunissent pas s'ajoutent sur la surface
vitreuse — ce n'est pas le reflet
le reflet c'est fléchir dans la mémoire sans les
échelles très près du silence

de l'œil (ce serait une surface creuse).
la main peut fléchir parfois accidentellement
rabbattant
l'image du monde dans la vitre comme un
palindrome
le champ alors est celui d'une arrière-saison.
(l'arrière-saison est une image). —

quand la main pousse l'image du monde vers le
champ l'image de l'œil
dans la vitre disparaît réapparaît ensuite et fait
face au regard. le monde reste
ce champ sillonné d'images. mais il y a la neige :
une fiction silencieuse où se dépose le regard

et je pense à la transformation neigeuse du champ
transparu à sa surface où s'inscrire en
voisinage
mais des silex saillent et leur fossile constellation.
la neige fond. le champ réapparaît
et le monde vitreux et l'œil dans la vitre. je vais
vérifier que la ride continue de creuser mon
corps et mes images.

(POÈME) ÉCHAFAUDAGE D'UNE JOURNÉE
BÂTIE SUR UN DOUBLE LIEU

depuis les moineaux diphtonguent une même
note brève mille moineaux morcellent
le jour
le mur sécant le ciel pupille qui se dilate moi
même un moineau amnésique

circonvoisines des flammèches jaunes vertes
sinueuses vrillant vers la périphérie
brune
brune où des poussières kaléidoscopiques
se succèdent ses yeux

tes yeux sont vrais j'approche
mes lèvres de tes yeux vrais
je surgis ana
morphose dans ses pupilles mes lèvres
closes sur ses paupières

le jour depuis le mur le jour je n'en connais pas
d'autre quelle était la couleur
quelle était la couleur du jour quand la même
millième note mouillait leur bec

l'arbre plus haut que la forêt tissait le ciel
de feuilles de trilles à la saison des incendies
des incendies on écoutait le grésillement
des oiseaux qui avaient fui
des branches torsés tombées

mes lèvres ouvrent tes paupières
tes paupières sont des lèvres sur
lesquelles mon regard
se ferme et mon regard fermé
est le désir de te voir car

*« il y a des femmes dont les yeux sont des
morceaux de sucre »* il dit
la vérité car tes yeux sont vrais dès que
disparaît mon regard de tes yeux

le mur aujourd'hui double l'horizon
jusqu'aux pointes brûlées
de mes cils le ciel
sa consistance de trou
les accrocs nuageux que le vent
file sans bruit

il y avait cet arbre et les oiseaux
chacun leur chant distinct des autres uni
le ciel (jaune?) résonnait si bien qu'il en fut
réjoui et jouit de sa jouissance

je te pose comme une question : ressac de si loin
que tu échoues dans ton corps
si loin avait-elle rejoint lors des lessives
matinales à l'horizon le soleil

le soleil rinçait l'air sa peau assombrie
sous une chemise son ombre nue soulevait
dans la garrigue les ruisseaux poussiéreux
les lézards branchus dans le ciel borgne

chaque oiseau une feuille mêlait le monde dans
sa gorge des hautes branches du ciel
oiseaux feuillus entremêlaient le monde à leur
chant solitaire et d'amour lié

éblouissantes ramifications de brindilles d'or
quand le vent coupa l'arbre le broya le
frotta sur le ciel mille allumettes prirent
feu exfoliant le monde qui tomba en hiver

allongée pour des siestes pierreuses ses hanches
saturées d'averses à flanc de nuit de raisin
sa bouche fouillait un souvenir une gangue
silencieuse cédant sous ses dents un soupir
double

les pierres brûlaient ruisselantes
retrouvant l'architecture d'anciennes clairières
les touffes d'ombre
infusaient une compagnie d'escargots fossiles
rédigeait le brouillon d'une forêt

le ciel n'est pas l'occasion d'un regard ses brûlis
crépusculaires ne nourrissent pas mes yeux
le-coucher-du-soleil est un moment de prose
l'observation ponctuelle d'un fait

l'arrêt précipité des pépiements coagule la journée
je m'endors sur des mots :
cet arbre le chant millénaire de ces oiseaux
décrivent le lieu étymologique de mon regard

l'étale instant où l'oubli la reprit
l'étale instant où tu es reprise
tu réponds dès que j'ouvre les yeux
tu réponds mon regard muet mon regard affamé
ta réponse blanchie mon regard affamé

j'ai perdu les mots anciens puzzle enfoui
sous les pylônes ronçoux des autoroutes
et l'arbre en pièces

dans les musées sur les écrans des ordinateurs
je parcours les images arborescentes
des forêts absentes le crépitement

des becs pointus des imprimantes
sur des feuilles de manganèse se précipite
en échos orageux

j'écarte le lierre des mémoires de silicium
l'ancien chemin a glissé sous des pluies
magnétiques

tu parles tu es une avalanche un ciel en décréue
tu sais que les mots sont comme les
chants des oiseaux
les chants d'oiseaux qui ne sont plus tu parles tu
mordilles l'écorce des mots qui ont le
goût des bâtons de réglisse

je mange des yeux tes lèvres cramoisies
tes mots brûlés et un autre ciel
un autre arbre
se rejoignent et forment
le treillis de leur disparition
mes yeux ont le goût des bâtons de réglisse

je suis un lecteur assidu des frondaisons
je remonte dans mon arbre généalogique
jusqu'à la branche des saisonniers
je suis jeune noueux
mes cheveux embroussaillés les aisselles
buissonneuses la peau bourgeonnante

de la mousse sur le ventre les yeux châtaigne
la barbe automnale mes oreilles touffues
mes lèvres
cannelées mon sexe sec les os cassants
la gueule d'un tison de bois mort

tu es face à moi les oiseaux reviendront
parce que tu es face à moi
les oiseaux avaient pris
le monde pour arbre le ciel leur nid de miel
leur chant d'amour la vérité

tu es face à moi tes yeux le détour de mon regard
depuis les flammes sont la forêt
le ciel tourne
dans une tasse de café
le monde continue de glisser
sur des mots leur place l'éloignement

j'attends bras écartés soutenus par des branches
béquilles dans un jardin
j'attends le retour des oiseaux
tandis qu'aux passages des avions
les feuilles nuageuses rejettent plus loin
le chemin

LE CERF-VOLANT

dès que je pense je sais que cessera ma pensée.
ma pensée est ce qui cesse et en cessant n'a pas de
nom.

sans nom est ce qui s'interrompt. (ou est-ce
parce que je pense toute affaire cessante que
ce qui s'interrompt

n'a pas pour moi de nom?) l'innommable
est une infinitude l'érosion d'un grain de sable en
grains de sable

ce qui est sans nom fut cependant. ce n'est
pas l'étirement d'une immobilité sableuse. cela
franchit incise. j'envisage des noms pour les
interruptions les irruptions des ruptures entre les
choses :

leur flanc leur crête leur lame le prologue
de leur forme dans l'air. quand cessant de penser je
ne cesse pas.

quand l'orage, sa circonstance, fuyant loin,
mesure encore les objets alourdis sur leur socle
— les feuilles saillantes des arbres sombres cernés
l'herbe reverdie découpant une route
dont la direction est réversible. — aiguisés par la
lumière, simplifiés, prononcés par elle, quand ils
avancent.

le glacis de la lumière est une pensée.
puis en une lente désagrégation du paysage les
masses s'enfouissent au fond du monde
l'effritement continue. goutte à goutte la matière
ordonne le fond du monde.
le fond du monde est un désert.

après les interruptions s'ensuivent les reprises.
certaines reprises sont des recouvrements
elles recouvrent les défaillances. (j'ai répertorié
mes défaillances.

(EXTRAIT DU CHAPITRE DES EFFACEMENTS :

parler et le désir. scruter ses yeux sans regard
dans une glace, s'en apercevoir.

dans sa baignoire, sous l'eau, expirer. mains
crispées. quotidiennement, clapper ou s'esclaffer.

s'éterniser dans l'éternuement. dans sa
bibliothèque, les livres que l'on n'a pas lus.

au lever, jouer. les samedis soirs, vin blanc. les
incartades. le ronronnement.)

recouvrement des défaillances ou remblais
pour que cesse l'embarras. cela est dit.)

mais les reprises sont davantage des poussées
ou plutôt des lancées des mots qui lancent

ma pensée à son début : ces reprises les
lancées (parmi elles, la plupart continues

les affaires courantes. les affaires courantes sont
du vent si je me tiens dans ce courant

j'éternue et rejoins les recouvrements.)
cependant que d'autres lancées cinglent

fusent et cinglent en travers au vent où
demeure la lame de fond du monde.

une lancée fusant hors du désert est une pensée.

et les mots lancent (comme le corps pulvérisé
par des picotements (comme des points fourmillant
devant les paupières closes lancent le regard
à la recherche d'une image))

et je vais cherchant des noms des noms pour ce
qui s'interrompt, s'amuit dans le battement

mais résiste oscillant pris dans son propre roulis
resurgissant plus près distinct

mais fond finalement (comme le fourmillement
lumineux lorsqu'on rouvre les yeux).

alors une pensée est ce qui survient

quand la lumière chantourne les alentours du
jardin. la marée continue des photons n'est pas
douteuse

en aucun cas un crépuscule. c'est une aventure
avec la lumière. et des choses la venue de la nuit :

sur des brindilles des chenilles tissent des forêts.
il n'y a pas de nuage. l'horizon est vertical. c'est
l'été.

un filet d'eau glisse le long d'un seau noirâtre.
un phalène se pose sur des ronces.

j'imagine que les vents se perdent sans fin dans
le labyrinthe des grains de sable.

le filet d'eau continue de couler. je fais la
planche parmi les trèfles cousus d'ombre

je sens le mouvement océanique de milliers de
brins d'herbe et je regarde

le ciel disparaît sa dispersion est bleue. le bleu
disparaît. c'est le bleu

sur la gelée noire des ardoises qui glisse
dans le ciel tombé dans le seau.

ce qui survient est une pensée est une
invention. l'invention et le naufrage.

les défaillances ne sont pas des naufrages.
(naufrage du regard quand le bleu change le ciel
oui)

lors des naufrages je suis aux abords des
noms. si j'ai inventé j'ai fait naufrage

dans la pensée qui s'est interrompue. naufrage
ou aventure dans ce qui n'a pas de nom

mais devient sans nom. il faut pour

s'aventurer se tenir dans le tout-venant
des défaillances et des déconvenues lors des
reprises et des lancées
j'ai parfois échoué dans les déconvenues. avec
des mots dans ce qui est sans nom. —
oscillé dans le courant des défaillances des
déconvenues croire que la pleine mer n'est pas un
désert
cesser dans le tout-venant. cesser tout à fait.
croire les mots. ce n'est pas une pensée :

(vous le savez. les acrobates le savent qui sur le
fil du rasoir du ciel marchent sur la pointe des
pieds)

(les amants le savent depuis leur corps. depuis
qu'ils viennent se visitent se rencontrent se visitent
viennent)

(et ceux et celles qui désappointés se viennent en
aide en accélérant le pas dans les avenues)

(la ligne tracée d'un point à un autre point en
est le signe)

(ou celui qui pour arriver à bout invente des
conventions afin de prévenir)

(se souvenir ou accélérer mais se souvenir
convient mieux contre les désappointements)

(être inconvenant aussi pour subvenir à la
pensée :

LISTE DES MISES ENTRE PARENTHÈSES DU
TOUT-VENANT) —

mais une invention n'est souvent qu'un
souvenir. le souvenir des abords des noms.

j'ai cru que j'avais pensé. j'ai cru avoir été en
péril. penser c'est trouver des noms

dans le péril. naufragé je me suis souvenu.
je me souviens que le péril a pu avoir lieu

le lieu du péril c'est le plein-vent où demeure
la lame de fond du monde

je ne suis pas de ceux qui se tiennent dans le
plein-vent. ils sautent périlleusement

dans le plein-vent ils viennent à bout du fil de
leur pensée comme un immense cerf-volant.